



Bernard POUDERON

PRÉFACE



PLANTIN

LIRE LES PÈRES DE L'ÉGLISE  
ENTRE LA RENAISSANCE  
ET LA RÉFORME

Six contributions éditées  
par Andrea Villani  
avec une préface de Bernard Pouderon



BEUCHESNE

Pagination : 184 p. [5 p.]

© Copyright Beuchesne, 2020

ISBN numérique : 978 2 7010 3439 3

*Bernard Pouderon*

---

## PRÉFACE

Puis-je présenter ce volume en évoquant un souvenir ? C'était il y a déjà un certain nombre d'années, dans un magazine hebdomadaire de grande réputation, un chroniqueur à la verve aigüe raillait le fait qu'on eût pu donner à l'abbé Jean-Paul Migne le nom d'une rue du Paris historique. De quelle utilité publique avait donc été ce prêtre ? Qu'avait-il accompli pour la République, pourrait-on dire en parodiant Molière ? Passant outre le fait que l'abbé avait été un entrepreneur audacieux, qui fonda une maison d'édition et créa de nombreux emplois au sein de ses ateliers, il faut évoquer ici son intense activité au service de la transmission des textes patristiques, activité au service de la connaissance et de la culture, certes, mais aussi activité au service d'un approfondissement de la tradition chrétienne au travers de ses sources.

Cette activité fut-elle du moins appréciée et reconnue par les siens ? La vérité oblige à dire que ce ne fut pas toujours le cas. Sans spéculer sur les origines « inconnues » de l'incendie qui dévasta ses ateliers en février 1868, on se contentera de rappeler que l'œuvre éditoriale de Migne, l'abbé ultra-catholique, fut sanctionnée à la fois par son évêque (qui lui interdit de dire la messe) et par le pape (qui, après l'avoir soutenu, finit par le désavouer). Comme si rendre accessibles les racines de la tradition chrétienne était une faute contre la foi...

Cette anecdote permet du moins d'illustrer deux faits. Le premier est qu'il y a comme une résonance entre le passé et le présent, que le passé ne s'efface pas parce qu'on l'a oublié, ou choisi de l'oublier. Les questionnements théologiques des premiers intellectuels chrétiens, tant ceux qui recevront le nom de Pères pour la rectitude de leur doctrine

que ceux qui seront stigmatisés comme hérétiques ou schismatiques, rencontrèrent nécessairement un écho dans les temps ultérieurs, ceux de la Renaissance et de la Réforme, d'abord, puis ceux de l'époque moderne et de son renouveau dit « moderniste », et la nôtre, enfin, qui peut trouver chez les Pères des réponses susceptibles de surprendre un public non-averti sur des sujets aussi délicats que la nature du Fils ou le statut du Fils par rapport au Père, la grâce et le péché originel, l'animation de l'enfant et l'avortement d'un fœtus non encore formé, ou encore la primauté de Rome...

Le second est que la question de la connaissance des sources et du retour aux sources est le ressort essentiel de la rénovation. On ne peut construire du neuf, s'agissant d'un mouvement religieux, que si l'on en cherche les fondements dans les couches les plus anciennes de la tradition, celles que n'ont pas encore recouvertes les habitudes de pensée et les dogmatismes arbitraires. Et sur ce point, le retour au texte doit l'emporter non point sur la tradition (car la véritable tradition est au sein des textes, et non des traditions herméneutiques), mais sur les habitudes d'interprétation et les facilités qu'elle procure. *Solus textus*, pourrait-on dire en parodiant Luther : le respect du texte et sa juste interprétation doivent être à la base de toute exégèse, de toute réflexion théologique, c'est le texte qui doit imposer la doctrine, ou du moins montrer la voie.

La prise en compte de ce principe justifie pleinement le choix qui a été fait du thème de la journée d'études de Tours à l'origine de ces Actes : Lire et traduire les Pères à la Renaissance, même si le titre en a pu être changé pour la publication. Il s'agit d'abord de bien lire, c'est-à-dire d'avoir à sa disposition, ou de mettre à la disposition du public, le texte le mieux assuré, celui sur lequel pourront s'appuyer toute interprétation et toute exégèse. Ensuite de bien traduire, c'est-à-dire de rendre compte dans un langage accessible (à l'époque, le latin commun ou les diverses langues vernaculaires) de l'entier contenu d'un texte, de le « faire passer » (*trans-ducere*) sans en transformer le sens.

Et l'on saura gré à de jeunes chercheurs pleins d'avenir d'avoir entrepris, à l'initiative d'Andrea Villani, cette série de mises au point, judicieusement réparties dans le temps et l'espace théologique, pour fournir au lecteur matière à une ample réflexion sur les rapports des théologiens de la renaissance ou des débuts de l'âge classique avec la tradition patristique, qu'ils eussent été inspirés par la recherche de la vérité ou de la pureté doctrinale, par l'esprit polémique ou par l'appétit de connaître et les ambitions du savant.

Car leurs travaux illustrent parfaitement la manière dont, au sein du mouvement humaniste « chrétien » de la Renaissance, ont pu se concilier les deux tendances inhérentes à toute activité savante : le désir de découvrir, puis de mettre à la disposition du public des textes tirés pour ainsi dire des profondeurs de l'oubli, ce qui est la démarche du philologue, véritable « archéologue des mots » ; et celui de redécouvrir à

travers eux la véritable essence du christianisme, remontant pour ainsi dire les siècles pour s'abreuver à la fontaine de vérité, ou à la fontaine de jouvence, d'un corpus fondateur.

Et pourtant, ce qui paraissait devoir être ainsi intimement lié, la rénovation de l'Église, de ses usages et de ses croyances, et la connaissance des Pères, fondateurs de sa théologie, a fini par se séparer. Au *solus textus* de la défense de la tradition primitive a succédé chez certains la *sola scriptura*, et le rejet de la prééminence de l'interprétation patristique, la formule *sola scriptura* en venant à signifier, au moins dans un contexte polémique, le rejet ou la négation de la tradition dans son extension temporelle. Certes, le recours aux Pères a servi d'argument aux deux partis, tant celui des rénovateurs ou des réformateurs que celui des conservateurs et, de part et d'autre, on assembla des dossiers patristiques, on édita des textes à fins polémiques ou apologetiques : les *Centuriés de Magdebourg* du luthérien Matthias Flacius Illyricus (1559 sq.), auxquelles répondit le jésuite Francesco Torres, dans son traité *Adversus madgeburgenses centuriatores* (1572) ; les *Monumenta SS. Patrum* du réformateur Johann Jacob Grynaeus (Bâle, 1569), auxquels répondirent la *Sacra Bibliotheca* du contre-réformateur Margarin de la Bigne (1575) ou les *Annales ecclésiastiques* du cardinal Baronius (1588 sq.).

De fait, le recours aux Pères a été très tôt approprié par les deux partis, mais de manières bien distinctes l'un de l'autre. Le parti catholique montra une prédilection pour les grandes sommes avec les différentes reprises dont la *Sacra Bibliotheca* de La Bigne, depuis l'édition princeps de 1575 jusqu'à la *Maxima Bibliotheca* de Lyon, 1677, et Cologne, 1694, forme un excellent exemple. Et l'on pense, bien sûr, à l'activité de l'Assemblée du clergé de France et au rôle joué par les congrégations dans l'édition des Pères. Quant aux réformés, ils préférèrent des manuels concis, tel le *Syntagma* d'Abraham Scultetus, élargi au fil des années entre 1598 et 1633, dont le but était de donner les informations de base aux prédicateurs mais en même temps de les mettre en garde contre certains faux patristiques et contre certains « abus » doctrinaux des premiers siècles du christianisme. Les théologiens luthériens de leur côté optèrent eux aussi pour des sommes, dont les meilleurs exemples sont la *Patrologie* de Johann Gerhard (1653) ou les *Loci theologici* de Martin Chemnitz, qui font un grand usage de la littérature patristique pour élaborer différents points de la doctrine luthérienne. Il va de soi que tant les catholiques que les réformés et les luthériens poursuivirent l'édition de textes patristiques individuels.

Concurremment, l'étude des Pères sera, si je puis dire, « laïcisé », devenant aussi l'affaire des érudits et des hommes de culture. L'édition des textes patristiques sut en effet s'éloigner des cabinets des théologiens pour devenir l'un des lieux d'étude des savants, tel Conrad Gesner, éditeur d'auteurs chrétiens comme Athénagore tout aussi bien que d'auteurs « païens » comme Aristote, Élien, Marc Aurèle ou

Porphyre, ou Robert Estienne, qui, malgré ses sympathies pour la Réforme, accepta d'abord de respecter les avis de la Sorbonne pour pouvoir maintenir à Paris son activité d'imprimeur, tandis que son fils Henri, lui aussi partisan de la Réforme, publia dans un Paris catholique son *Thesaurus* et diverses éditions, tant sacrées que profanes. Mais ils ne furent pas les seuls à considérer les écrits des Pères sous un angle essentiellement littéraire ou culturel. Plusieurs des études réunies ici en font la démonstration, aussi bien à propos d'Origène ou de Grégoire de Nysse que de Cyrille d'Alexandrie. Cette passion de l'édition, qui dépassait même les options religieuses, s'accompagna d'une « chasse aux manuscrits », qui tenait plus d'un appétit culturel que de la volonté d'illustrer l'orthodoxie ; se constituèrent ainsi de précieuses bibliothèques, dont celle de François I<sup>er</sup> à Blois, puis à Fontainebleau, et enfin à Paris n'est qu'un des plus fameux exemples.

S'il était bien établi dans la formation des religieux, l'enseignement des Pères n'entraîne que pour peu de choses dans celle des prêtres séculiers. Bien évidemment, les théologiens recouraient régulièrement à l'argument patristique, et le *consensus Patrum* faisait autorité chez les catholiques, comme en témoigne, entre autres, le *De usu et valore consensus patrum in dogmatibus ecclesiasticis* de Peter Rudbeck et Petrus W. Schult, paru en 1671. Mais l'étude des textes patristiques était plutôt le fait des hommes de science, littéraires ou philosophes, ou de congrégations vouées à l'étude, telle celle des Bénédictins de Saint-Maur, qui, sous la houlette de l'assemblée du clergé (au début du XVII<sup>e</sup> siècle), entreprit la publication d'*Opera omnia*. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la constitution de la congrégation de Saint-Sulpice, destinée à former le clergé. Ce faisant, les études patristiques retombaient dans le domaine ecclésiastique, et c'en était fait du lien qui s'était constitué entre l'établissement, la contestation ou la corroboration du dogme et des pratiques religieuses et la redécouverte ou la publication des textes fondateurs.

Mais quand l'abbé Migne, effaré devant l'inculture des prêtres, décida d'entreprendre une édition des Pères en grande série, la future *Patrologiae cursus completus*, dans le dessein de la mettre pour ainsi dire dans la bibliothèque de chaque presbytère, il en revint à l'enthousiasme originel des premiers humanistes et déclencha bien malgré lui la même hostilité, surtout de la part de la hiérarchie épiscopale, qui, loin de le soutenir après l'incendie dévastateur de 1868, entrava ses ultimes tentatives. Et sans doute l'étude des Pères fut-elle de nouveau associée au danger de l'interprétation personnelle, les « conjectures » individuelles risquant de l'emporter sur la tradition reçue, le canon d'une Église établie.

Ainsi se rejoignent pour nous, sous la figure emblématique d'une presse plus ou moins bâillonnée, l'ultra-catholique Migne et les humanistes réformateurs, les uns comme les autres adeptes de la connaissance et de sa diffusion. Ce qui certes mérite bien à l'abbé Migne

l'attribution d'un nom de rue, fût-elle du vieux Paris, et justifie tout aussi pleinement la publication dans ce même Paris du présent volume, consacré tout entier aux éditions des Pères...

Bernard Pouderon  
Tours, juin 2012